FOCUS
SUR QUELQUES GRANDS PRINCIPES

Focus - Auschwitz- 80 ans

Le 27 janvier 1945, les troupes soviétiques arrivent au camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau.

Quand le sage montre la lune, l'imbécile regarde le doigt. La célébration de la libération des camps de concentration doit rendre compte des horreurs, absolument épouvantables, dont ils ont été le théâtre. Le travail de mémoire serait toutefois incomplet s'il s'abstenait d'éveiller les consciences sur les logiques qui ont rendu « *cela* » possible et qui se trouvent encore et à nouveau à l'œuvre dans le monde.

80 ans, trop longtemps ?

La libération des camps d'Auschwitz, c'était il y a 80 ans. La plupart des grands-parents des élèves n'étaient pas nés. Le fait est-il encore pertinent ? Trop d'eau n'a-t-il pas coulé sous les ponts ?

L'Histoire nous aide à comprendre le monde dans lequel nous évoluons en ceci qu'elle nous informe sur la manière dont les êtres humains fonctionnent et ce dont ils sont capables.

Les hommes et les femmes de 1940 ne connaissaient ni smartphones ni Internet, mais ils parlaient la même langue que nous, pensaient comme nous. On peut se reconnaître en eux, même à 80 ans d'écart, bien plus qu'on peut se sentir proche des hommes et femmes préhistoriques ou des Romains. Ce n'est pas des barbaries d'antan qu'il est question, mais de celles de gens comme nous.

Quelques chiffres

… qui finissent par ne plus rien dire, tant ils donnent le tournis.

1,3 million de personnes ont été déportées dans les camps d'Auschwitz.

1,1 million de déportés y sont morts dont :

- 960 000 Juifs ;
- 70 000 à 75 000 Polonais non juifs ;
- 21 000 Tziganes ;
- 15 000 prisonniers de guerre soviétiques ;
- 10 000 à 15 000 détenus d'autres nationalités (Soviétiques, Tchèques, Yougoslaves, Français, Allemands, Autrichiens, Belges, Hollandais).

Quelques jours avant la libération du camp d'Auschwitz, s'y trouvaient encore 67 000 déporté·e·s. Les SS en évacuèrent, à pied, 58 000 dans des conditions épouvantables. C'est ce qu'on appela les « *Marches de la mort* ». Quand les Russes arrivèrent au camp, il ne restait que 7 000 personnes en vie.

Au-delà d'hier, aujourd'hui… et demain

On estime à 18,6 millions de personnes le nombre de morts – civil·e·s et militaires – de la Première Guerre mondiale. Les estimations, pour la Seconde Guerre mondiale, oscillent entre 50 et 70 millions de personnes. La pandémie de grippe espagnole qui a sévi dans le monde entier en 1918-19, –pourtant très rarement évoquée – a fait 100 millions de victimes, soit plus que la somme des deux conflits armés précités. Ceux-ci ont une origine humaine alors que la grippe espagnole a des allures de fatalité, de « *catastrophe naturelle* ».

Ce qui fait la différence, c'est la manière dont des hommes et des femmes ont traité d'autres hommes et d'autres femmes, consciemment, volontairement, librement. Parce que cela nous en dit long sur l'Humanité et, en conséquence, sur notre propre condition.

Et, en la matière, l'extermination des Juifs, des Tziganes, des homosexuels, des opposants politiques, etc. est particulièrement éloquente… et choquante.

En parallèle du conflit armé, obéissant aux lois ancestrales de la guerre dans laquelle des militaires tuent d'autres militaires, a été menée une entreprise systématique d'éradication de personnes civiles sur la base de critères personnels, tels que la religion la culture, les opinions politiques, l'orientation sexuelle ou le handicap. Des personnes humaines ont été exclues du genre humain. On les a rangées parmi les « *bêtes* ». Au-delà de la souffrance physique extrême imposée à des êtres humains, les camps de concentration matérialisent l'offense ultime : la négation de la qualité d'humain.

Les exactions commises dans les camps de concentration nazis sont parmi les plus ignobles de l'histoire moderne. Elles ont toutefois produit un électrochoc considérable qui a permis la formalisation des droits humains.

En 1948, dans un monde pourtant partagé en deux blocs idéologiques nettement séparés, les Nations unies ont adopté la Déclaration universelle des droits de l'homme. Dans la foulée, des traités à portée plus régionale, mais contraignants, ont aussi vu le jour.

En octobre 2018, Michelle Bachelet, Haut-commissaire des Nations unies aux droits de l'homme, déclarait, inquiète, que « *S'il fallait adopter à nouveau la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948, ou la Déclaration sur les défenseurs de 1998, on n'y arriverait plus* ».

Le régime nazi a poussé à ce point la pratique de la discrimination entre êtres humains (songeons à la façon dont les Juifs, bien sûr, mais aussi les personnes homosexuelles, les opposant·e·s politiques, les personnes handicapées et les Roms, par exemple, en ont été victimes) qu'elle a fait l'objet d'une condamnation ferme et définitive dans toutes ses dimensions (en ce compris, donc, les discriminations dont les femmes sont victimes).

Définitive ?

Force est de constater que la « *bête* », dont il serait sot de penser qu'elle fut jamais complètement morte dans tous les esprits, a tendance à se réveiller.

- Certains pays reviennent sur les droits accordés aux femmes sur leurs propres corps ou envisagent sérieusement de le faire.
- Les réactions de certains publics à la crise de la gestion migratoire manifestent d'anciens réflexes racistes et islamophobes.
- Les actes antisémites et homophobes continuent d'affecter nos sociétés.

Chaque être humain, quel qu'il soit, est le siège de la dignité humaine. Cela lui confère une valeur infinie, dès la seconde où il naît, de façon inconditionnelle, sans aucune considération de ses qualités, de sa fortune ou de son mérite. Le devoir de la collectivité est d'offrir ainsi à chacun·e les conditions les meilleures pour son accomplissement.

Cette idée a fleuri sur les cendres des camps de concentration et trouve son plein épanouissement dans la Déclaration universelle des droits de l'homme.

Celle-ci n'est pas la fin de l'histoire, mais le plan d'un projet pour lequel la mobilisation doit être permanente.

En classe

Évoquer la libération des camps de concentration comporte une dimension qui dépasse l'apprentissage disciplinaire. L'enseignant·e n'est plus dans la posture, conventionnelle, de la personne qui sait, mais dans celle d'un·e adulte qui partage des valeurs auxquelles il ou elle adhère, un point de vue, une interprétation personnelle des faits, une tentative d'y donner du sens, une réflexion qu'il ou elle propose sans l'imposer.

Il n'est pas nécessaire de consacrer toute une heure de cours à cette question. La commencer en indiquant que, voici 80 ans, les troupes russes libéraient le camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau, prolonger le fait par quelques réflexions que cela vous inspire, personnellement et laisser quelques instants à l'une ou l'autre réaction des élèves peut ne prendre que cinq à dix minutes.

Quelques extraits, à votre disposition

On trouvera ci-après quelques textes mis à votre disposition pour nourrir votre réflexion, vous aider à préparer votre intervention en classe. Vous pourrez, si vous le désirez, en lire un ou plusieurs, en tout ou en partie. C'est vous qui voyez.

Ces textes ne décrivent pas la réalité de la vie dans les camps. Moins que des documents d'histoire, ce sont des textes qui édifient un pont entre cette réalité d'il y a 75 ans et celle d'aujourd'hui.

Sur les droits humains comme rempart, aujourd'hui, à la barbarie

Le préambule de la Déclaration universelle des droits de l'homme explique les circonstances, les raisons et l'esprit qui ont prévalu à sa rédaction. Il montre bien en quoi les droits humains sont un rempart contre la barbarie et le vecteur de l'accomplissement de chaque être humain. Il dit aussi la valeur infinie de chaque être humain.

> *Considérant que la reconnaissance de la dignité inhérente à tous les membres de la famille humaine et de leurs droits égaux et inaliénables constitue le fondement de la liberté, de la justice et de la paix dans le monde.*
>
> *Considérant que la méconnaissance et le mépris des droits de l'homme ont conduit à des actes de barbarie qui révoltent la conscience de l'humanité et que l'avènement d'un monde où les êtres humains seront libres de parler et de croire, libérés de la terreur et de la misère, a été proclamé comme la plus haute aspiration de l'homme.*
>
> *Considérant qu'il est essentiel que les droits de l'homme soient protégés par un régime de droit pour que l'homme ne soit pas contraint, en suprême recours, à la révolte contre la tyrannie et l'oppression.*
>
> *Considérant qu'il est essentiel d'encourager le développement de relations amicales entre nations.*
>
> *Considérant que dans la Charte les peuples des Nations Unies ont proclamé à nouveau leur foi dans les droits fondamentaux de l'homme, dans la dignité et la valeur de la personne humaine, dans l'égalité des droits des hommes et des femmes, et qu'ils se sont déclarés résolus à favoriser le progrès social et à instaurer de meilleures conditions de vie dans une liberté plus grande.*

Considérant que les États membres se sont engagés à assurer, en coopération avec l'Organisation des Nations Unies, le respect universel et effectif des droits de l'homme et des libertés fondamentales.

Considérant qu'une conception commune de ces droits et libertés est de la plus haute importance pour remplir pleinement cet engagement.

L'Assemblée générale proclame la présente Déclaration universelle des droits de l'homme comme l'idéal commun à atteindre par tous les peuples et toutes les nations afin que tous les individus et tous les organes de la société, ayant cette Déclaration constamment à l'esprit, s'efforcent, par l'enseignement et l'éducation, de développer le respect de ces droits et libertés et d'en assurer, par des mesures progressives d'ordre national et international, la reconnaissance et l'application universelles et effectives, tant parmi les populations des États membres eux-mêmes que parmi celles des territoires placés sous leur juridiction.

Préambule de la Déclaration universelle des droits de l'homme, 1948

Sur l'incommunicabilité de ce qui s'est vécu là

Robert Antelme est détenu au camp de concentration de Buchenwald, puis à celui de Dachau. Il explique ici les rapports entre les survivants et les soldats américains qui ont libéré le camp.

« *On est gentil avec eux, et eux aussi sont gentils. Quand on leur dit « ' vous allez manger »', ils le croient. Depuis hier, ils ne se méfient plus de rien. Cependant, ils ne peuvent pas dire que ces soldats-là les aiment particulièrement. Ce sont des soldats. Ils viennent de loin, du Texas, par exemple, ils ont vu beaucoup de choses. Cependant, ils ne s'attendaient pas à cela. Ils viennent de soulever le couvercle d'une drôle de marmite. C'est une drôle de ville. Il y a des morts par terre, au milieu des ordures, et des types qui se promènent autour. Il y en a qui regardent lourdement les soldats. Il y en a aussi, couchés par terre, les yeux ouverts, qui ne regardent plus rien. Il y a aussi des types qui parlent correctement et qui savent des choses sur la guerre. Il y a aussi des types qui s'assoient à côté des ordures et qui gardent la tête basse indéfiniment.*

Il n'y a pas grand'chose à leur dire, pensent peut-être les soldats. On les a libérés. On est leurs muscles et leurs fusils. Mais on n'a rien à dire. C'est effroyable, oui, vraiment ces Allemands sont plus que des barbares ! Frightful, yes, frightful ! Oui, vraiment effroyable.

Quand le soldat dit cela à haute voix, il y en a qui essayent de lui raconter des choses. Le soldat, d'abord écoute, puis les types ne s'arrêtent plus : ils racontent, racontent, et bientôt le soldat n'écoute plus.

Certains hochent la tête et sourient à peine en regardant le soldat, de sorte que le soldat pourrait croire qu'ils le méprisent un peu. C'est que l'ignorance du soldat apparaît, immense. Et au détenu sa propre expérience se révèle pour la première fois, comme détachée de lui, en bloc. Devant le soldat, il sent déjà surgir en lui sous cette réserve, le sentiment qu'il est en proie désormais à une sorte de connaissance infinie, intransmissible.

D'autres encore disent avec le soldat et sur le même ton que lui : « ' Oui, c'est effroyable ! « ' Ceux-ci sont bien plus humbles que ceux qui ne parlent pas. En reprenant l'expression du soldat, ils lui laissent à penser qu'il n'y a pas de place pour un autre jugement que celui qu'il porte ; ils lui laissent croire que lui, soldat qui vient d'arriver, qui est propre et fort, a bien saisi toute cette réalité, puisque eux-mêmes, détenus, disent en même temps que lui, la même chose, sur le même ton ; qu'ils l'approuvent en quelque sorte.

Enfin, certains semblent avoir tout oublié. Ils regardent le soldat sans le voir.

Les histoires que les types racontent sont toutes vraies. Mais il faut beaucoup d'artifice pour faire passer une parcelle de vérité, et, dans ces histoires, il n'y a pas cet artifice qui a raison de la nécessaire incrédulité. Ici, il faudrait tout croire, mais la vérité est plus lassante à entendre qu'une fabulation. Un bout de vérité suffirait, un exemple, une notion. Mais chacun ici n'a pas qu'un exemple à proposer, et il y a des milliers d'hommes. Les soldats se baladent dans une ville où il faudrait ajouter bout à bout toutes les histoires, où rien n'est négligeable. Mais personne n'a ce vice. La plupart des consciences sont vite satisfaites et, avec quelques mots, se font de l'inconnaissable une opinion définitive. Alors, ils finissent par nous croiser à l'aise, se faire au spectacle de ces milliers de morts et de mourants. (Plus tard, même,

lorsque Dachau sera en quarantaine à cause du typhus, il arrivera que l'on mette en prison des détenus qui veulent à tout prix sortir du camp).

Inimaginable, c'est un mot qui ne divise pas, qui ne restreint pas. C'est le mot le plus commode. Se promener avec ce mot en bouclier, le mot du vide, et le pas s'assure, se raffermit, la conscience reprend. »

Robert ANTELME, *L'espèce humaine*, 1946, Gallimard, NRF, 1957, pp. 300-302

La vertu d'indignation

Entré dans la clandestinité au début de la guerre, Arthur Haulot est arrêté en 1941 et déporté à Mauthausen puis Dachau. *Paroles d'homme* est un recueil de textes écrits au crépuscule de sa vie. Dans celui-ci, il dit l'importance de l'indignation.

« L'un des aspects de la vie moderne qui m'effraie le plus est l'apathie de tant de mes contemporains. Je ne parle pas de leur insensibilité.

Au contraire, je les crois – je les vois – sensibles aux drames de notre monde. Il ne se passe pas de jour sans qu'on entende des paroles de pitié, d'apitoiement devant les faits dont nous rassasient les médias. Mais de quel effet cela est-il suivi ?

Chacun agit, ou plus exactement évite d'agir, comme s'il n'avait devant les événements d'autre rôle à jouer que celui d'un spectateur de film ou de théâtre. Il aura peut-être un sursaut de dégoût ; à la limite même ira-t-il jusqu'à l'expression d'une banalité : "Que c'est moche !" Mais tout de suite après… Il n'y a pas d'après. La petite secousse émotive est vite apaisée, rangée parmi les frissons qu'il est convenable d'avoir ressentis. Voilà le citoyen justifié quant à leur part qu'il prend à la peine du monde, à ses drames et ses désarrois. Qu'y pourrait-il changer, d'ailleurs, n'est-ce pas ? Dites-le-moi ! Ce n'est pas notre affaire…

Et si on lui demande de qui donc c'est l'affaire, il répond invariablement sur un ton méprisant qui le hausse à ses yeux, fait de lui un justicier : "les politiques".

Et voilà, le tour est joué. D'un simple coup d'épaule, le problème est réglé, renvoyé à qui de droit, couvert d'avance d'oubli parce que, par logique évidente, on sait que le dit "qui de droit" n'en fera rien du tout. Mais pourquoi s'indigner ?

C'est bien là, cependant, ce qui me semble utile. S'indigner. Témoigner, par la parole et les actes, du dégoût éprouvé pour tels crimes, telles fautes, telles lâchetés. Témoigner, du cœur et de l'esprit, de son refus d'admettre l'avilissement, la banalisation du mépris de l'autre, la croissance de la haine, l'option la plus basse et la plus mensongère.

S'indigner. Élever le voix, rejeter la faiblesse, proclamer hautement son jugement, sa foi dans les valeurs qui fondent l'avenir, confortent l'aujourd'hui.

S'indigner, faire entendre raison à ceux, quels qu'ils soient, qui qui misent sur la pusillanimité des foules, leur sens des convenances, la peur pour l'individu de sortir du lot, d'être remarqué, et -qui sait ?- marqué.

S'indigner. Dire tout haut ce que tant d'autres pensent tout bas, mais n'osent exprimer par souci des convenances et du "qu'en dira-t-on ?". Bousculer les quiétudes, déranger fort, très fort, pour que la voix s'entende et résonne, longtemps, par-delà les silences de bonne compagnie et de petit courage. S'exposer au ricanement de ceux qui ne croient qu'à leur pâle nombril et au confort des bien-pensants.

Dire comme l'enfant dans le conte d'Andersen "le roi est nu", chaque fois que l'on constate, et que la voix populaire le dit pourtant vêtu. Dénoncer l'hypocrisie, le falsificateur de l'histoire des hommes ; aller droit au but qui est d'ouvrir les plaies pour qu'elles puissent guérir, non pourrir en silence.

S'indigner. Et trouver en soi assez de volonté, de courage et de joie pour reprendre et reprendre, redire et répéter que ce roi-là est nu. Ai-je parlé de joie ? Ce n'est pas par erreur. Je ne connais guère de joie plus impétueuse que celle qui m'anime quand, au bout de ma colère, je sens trembler, se fissurer le calme de bonne compagnie, quand je vois affleurer sur les visages morts une inquiétude, un doute, une remise en

cause, quand je sens s'émouvoir ceux-là qui se voulaient placides par couardise, par peur d'être inquiet, d'avoir à réfléchir, et à prendre parti.

S'indigner parce qu'il faut clamer.

Présidant à l'appel de quelques jeunes hommes courageux, aux destinées de "Causes Communes", j'ai eu vingt fois déjà l'occasion de jeter, dans la mare des propos de bon ton, ma rage exprimée en un langage "bravant l'honnêteté". Nous par goût du vulgaire, ni de l'imprécation. Mais parce qu'il faut bien appeler les choses par leur nom, qu'il faut bien se purger de toute hypocrisie, de toute platitude. Parce qu'il faut, aujourd'hui plus que jamais peut-être, dire que tel chef d'État est une basse crapule, tel autre un assassin, à la mesure des crapules et des assassins de la Gestapo et de la Guépéou ; dire que tel chef de guerre n'a d'honneur que celui des plus sombres fripouilles, des parjures, des canailles.

Et si ces mots font mal à certaines oreilles, ils auront le mérite de compenser un peu le bruit atroce que font les femmes violées, les enfants massacrés, les vieillards piétinés, les adolescents fusillés et les foules chassées sur les routes du désespoir.

S'indigner. C'est, m'a-t-on dit souvent, une attitude de jeunesse et d'immaturité. Puissé-je longtemps encore garder cette jeunesse, cette immaturité ! Et puissé-je entraîner le plus possible de gens rassis dans la grande cure de l'indignation !

Le monde en sera moins bas, la vie en sera moins triste.

Et l'honneur des hommes, un peu moins oublié. »

Arthur HAULOT, Paroles d'homme, éditions Luc Pire, 2004, pp. 35-38.

Éloge de la colère

Entré dans la clandestinité au début de la guerre, Arthur Haulot est arrêté en 1941 et déporté à Mauthausen puis Dachau. *Paroles d'homme* est un recueil de textes écrits au crépuscule de sa vie. Dans celui-ci, il aborde la valeur de la colère, 5 ans avant la publication, par Stéphane Hessel, de son fameux *Indignez-vous !*

« Vous avez appris comme moi que "la colère est mauvaise conseillère" Et cependant, les maîtres ou les livres qui nous l'ont enseigné n'ignoraient rien des "saintes colères" inspirant, à travers l'histoire, les plus grands personnages, les plus hautes actions. Le meilleur exemple restant sans doute aux yeux des moins clairvoyants, la colère de Jésus fustigeant les marchands et les chassant du Temple…

C'est qu'il en va ici comme presque partout : il faut savoir de quoi l'on parle.

Si j'évoque la colère, c'est que ce sentiment me possède et que je voudrais vous l'offrir en partage.

Pour nous délivrer de la lâcheté, pour nous guérir de la bienséance criminelle.

Nos journées sont marquées par les crimes abominables qu'échangent et multiplient les dictateurs de tous horizons. Je ne reprendrai pas ici la litanie des viols, des massacres, des incendies, des humiliations, des villages rasés, des foules en détresse, des camps de réfugiés. Je me contenterai de cette terrifiante impassibilité des puissances du monde devant ces défis jamais relevés, ces humiliations jetées à la face de ces Nations unies – mais unies pour quoi faire ? – cette couardise étalée à tous les niveaux ou, pour tout dire d'un mot, cette lâcheté de bétail subjugué sous les coups du boucher.

Est-ce une marque de notre temps ? Est-ce le reflet d'une âme collective ayant perdu courage, parce que trop mouillée dans un confort béat ? Je suis inquiet.

Dans ce haut lieu que fut, en d'autres temps, l'Université libre de Bruxelles, un jour un jeune et brillant philosophe s'efforçait de mobiliser les intellectuels pour la paix en Bosnie. Propos généreux, certes, et intention louable. Mais propos de salon, mesuré, poli, sans outrance verbale, aussi sans feu de Dieu. Nous étions, n'est-ce pas, entre gens de bon goût. Mais au bout du discours, honnête et harmonieux, que nous proposait-on ? D'écrire des lettres à nos ministres, pour leur exprimer notre indignation… les sommer de faire, eux, quelque chose…

C'était à la fois dérisoire et poignant. Comme de réclamer un seau d'eau pour éteindre l'incendie allumé par un fou au quatrième étage. Alors qu'il faudrait d'abord mater le pyromane et mobiliser fleuves et rivières pour éteindre le feu gagnant de proche en proche.

Pour en arriver là, il faudrait autre chose qu'un discours élégant, que des implorations savamment formulées. Devant le cynisme, l'arrogance, la hargne toute-puissante des "assassins d'État", il faudrait retrouver la profonde, la sainte, la vigoureuse colère qui, dans ces mêmes lieux, dressait des garçons de vingt ans contre Franco et la lâcheté – déjà – des démocraties. Sans autre réflexion, ils voulaient opposer le mur de leurs poitrines soudées dans les Brigades internationales aux armes de mort de l'Internationale du fascisme assassin. Ou bien, un peu plus tard, il faut se référer à cette révolte qui nous unissait devant les nazis.

Il faudrait retrouver la puissance du sang sorti de sa torpeur, l'audace sans limites, sans calcul du possible, la capacité de mobilisation de toute l'énergie contenue en nos veines. Il faudrait rejoindre la logique imparable de ceux qui disaient, et qui disent encore qu'il faut oser le combat pour arrêter la guerre. Il faudrait la colère !

La colère n'est source de malheur que mal fondée. Elle n'est cause de mal qu'aveugle, irresponsable. Mais que sa vertu est grande si elle mobilise les plus précieuse, les moins connues de nos énergies, si elle est au service des révoltes sacrées qui tout au long de l'histoire, ont porté l'homme, de crête en crête, de sommet en sommet, de doute en héroïsme, d'exploit en sacrifice, sur la voie royale de sa liberté.

Si souvent au cours de notre vie il nous est imposé de nous taire, de refouler en nous les pulsions des plus vives ! Par calcul, par décence, par conformisme social, par convenance d'État. Mais comment accepter aujourd'hui de se taire quand le silence tue, quand la discrétion s'identifie à l'abdication, quand l'aimable propos ne sert que l'assassin ?

Colère, oui, et forte, et vigoureuse, et imprécatoire, et libératrice. C'est à la gorge qu'il faut prendre les lâches, autant que l'adversaire. C'est tout son cœur, et son âme, et son sang qu'il faut jeter dans la fournaise, c'est le contre-feu qu'il faut oser dresser à la malédiction.

Et tant pis si l'invective offusque les bien-pensants, tant pis si le discours inquiète les paisibles, tant pis si les bonnes gens se sentent mal à l'âme, dérangées qu'elles sont en leur béatitude grégaire et respectable. "Dieu vomit les tièdes", m'a-t-on dit quelque jour. Je ne veux être vomi ni des dieux ni des enfants. Je brandis ma colère, arme de citoyen responsable, majeur, qui n'entend pas se trouver associé à la couardise des bien éduqués, des parlant bas. Tant que j'aurai devant les yeux l'image de ce Musulman bosniaque tenant dans ses bras son enfant mort de faim, tant que j'aurai dans les oreilles le cri de cette mère noire hurlant de désespoir devant les Casques bleus de la bonne conscience en quelque coin d'Afrique, je refuserai la bonne compagnie des marchands d'apaisement. Je ne signerai pas de lettres aux ministres, mais je hurlerai jusqu'à ce qu'on m'entende, de jour et de nuit, dans les salons et dans la rue, je hurlerai avec des mots grossiers comme le sont les crimes qui nous défient tous, des mots bousculant les règles de la bienséance, mais des mots réveilleurs de sourds.

Avec des poings fermés de rage et de refus, je brandirai ma colère pour l'honneur des hommes ou ce qu'il en reste. Je miserai sur le refus d'abdiquer.

Parce qu'il faut clamer la honte des hommes libres devant ceux qui trahissent les notions les plus élémentaires de dignité et de révolte, ceux qui habillent d'humanité leurs défroques de lâcheté et d'impuissance. Ceux à qui la couardise tient lieu de conscience et de grandeur.

Et si ces mots font mal aussi à certaines oreilles, ils auront le mérite de mieux entrer dans d'autres et d'atteindre le cœur. »

Arthur HAULOT, *Paroles d'homme*, éditions Luc Pire, 2004, pp. 39-42.

Tolérance ou duperie

Entré dans la clandestinité au début de la guerre, Arthur Haulot est arrêté en 1941 et déporté à Mauthausen puis Dachau. *Paroles d'homme* est un recueil de textes écrits au crépuscule de sa vie. Dans celui-ci, il aborde la question de la tolérance et de ses limites.

« Parmi les vocables tabous qui enchantent ou endorment le mieux notre société, parmi les talismans verbaux les plus respectés et les plus usités figure un mot de haute distinction : la tolérance. Mais à quel destin le condamne-t-on ?

Je dirai d'entrée de jeu que je suis tolérant. Sans équivoque, sans restriction mentale. Mon agnostique de père m'apprenait, enfant, à saluer avec le même respect, aussi bien le curé de notre paroisse que l'instituteur de mon école sans Dieu. J'accompagne tout au long de leur dernier parcours mes camarades disparaissant les uns après les autres, que ce soit sur la voie de l'église, du temps protestant, de la mosquée, de la loge maçonnique ou de la synagogue. J'aime et je pratique la tolérance. Je sursaute cependant, plus souvent qu'à mon tour, quand il faut constater à quelle distorsion ce mot si riche d'espoir, de générosité est soumis aujourd'hui.

La tolérance peut être un superbe traquenard pour qui se laisse prendre à la face des mots : comment le tolérant pourrait-il refuser à qui que ce soit l'expression d'opinions opposées à la sienne ? Comment ne pas se renier soi-même, si l'on veut imposer des frontières à la pensée d'autrui ? Comment se réclamer de la libre pensée si dans le même temps on entend imposer à autrui des critères qui le limiteraient ?

Nous y voici bien. Il ne peut y avoir de tolérance, de reconnaissance à un droit mutuel que… s'il est mutuel, et si la tolérance se joue à double sens. Nul jeu ne se peut qu'entre parties égales, aussi respectueuses l'une que l'autre de la règle établie entre adversaires loyaux. Le tricheur s'exclut lui-même.

Le principe est sans tache : toutes les convictions, toutes les différences de pensée ont le droit de s'exprimer, de tenter de convaincre, d'arriver à mener le jeu dans le plus large accord. Encore faut-il que le droit d'exister, le droit de s'exprimer, le droit de chercher à convaincre soit identique pour tous, respecté pour chacun.

Il y a un jeu de dupes dès que l'une des parties tient ce raisonnement subtil, impératif : "Je te réclame la liberté au nom de tes principes, je te la refuse au nom des miens."

C'est là, en forme lapidaire, mais préciser, la conception même du fascisme et de sa loi. On ne marie pas l'eau et le feu, la démocratie et la dictature.

Côté démocratie, le courage difficile, mais fondamental de remettre en cause chaque fois qu'il le faut, les certitudes acquises. La notion même d'un monde non statique, non figé, nourri au contraire d'une perpétuelle ambition de "plus être", de plus de vérité.

Côté dictature, l'affirmation d'une vérité unique établie à jamais, vraie de toute évidence, de toute éternité.

Côté démocratie, l'ouverture d'esprit à toute nouveauté, à toute remise en cause, tout désir de franchir un jalon, une étape, vers un avenir plus digne, plus rayonnant.

Côté dictature, l'obligation unique d'observer l'ordre acquis, conçu et imposé par le Chef, groupe ou individu, führer ou caste, classe ou parti, revêtu de l'évidence de la tunique pure de la vérité. Règne de l'absolu, impérial et figé.

C'est l'histoire, toujours recommencée, du conflit Église-Galilée. Et pourtant, elle tourne.

La démocratie a fait cent fois la preuve que la tolérance est difficile à vivre. Mais elle la pratique, même à contrecœur. La dictature en a autant de fois affirmé le rejet, sans appel et sans frémissement.

J'en reviens ainsi à la question première : la tolérance peut-elle concevoir de fixer des limites au jeu de la pensée, à la confrontation des idéologies ?

Je réponds non seulement qu'elle le peut, mais qu'elle en a l'obligation. Oui, cent fois oui, au jeu difficile, délicat, douloureux quelquefois, des contradictions entre partenaires acceptant une loi commune et observée. Non, et à aucun prix, et sous aucun prétexte, à ceux dont la seule raison d'exister, proclamée, est le rejet des règles et de nos différences.

La démocratie doit rester le chance pour tous de s'ouvrir à la vie, à l'épanouissement. La dictature, c'est la condamnation de tout adversaire au rôle de mouton voué à l'abattoir.

Il n'y a pas de moyen terme. Le mouton ne parlera jamais la langue du boucher.

L'équivoque est odieuse, qui entend situer sur le même plan l'esclave et le négrier, sous prétexte de leur apparence commune d'hommes.

Fallait-il applaudir les nazis, dès 1940, en admiration de la toute-puissance de leurs troupes d'assaut ?

Faut-il aujourd'hui s'efforcer de comprendre les kamikazes commettant au nom de leurs dieux les crimes les plus abominables ?

Faut-il admettre au rang des nations les Saddam Hussein gazant dix mille Kurdes ? Et faut-il applaudir les Le Pen de partout pour leur chasse au bougnoul et à la différence ?

Peut-on dialoguer avec les Pinochet, les Pol Pot, les Mobutu, les Milošević ?

J'espère ne jamais porter en moi la haine d'un quelconque adversaire, pour la simple raison que j'en serais sali. Mais, au plan de l'esprit, je n'ai nul scrupule à haïr la lâcheté de ceux qui, sous prétexte de compréhension, sous l'oriflamme pure de la tolérance, mettent les assassins au rang de leurs victimes, les exterminateurs au niveau des proscrits, qui font de la pensée la plus digne, la plus haute, le plus criminel des emplois. Quant à ceux-ci, les "anéantir" est mon seul devoir. Je n'y saurais manquer. »

Arthur HAULOT, *Paroles d'homme*, éditions Luc Pire, 2004, pp. 43-46.

Discours à la jeunesse

Entré dans la clandestinité au début de la guerre, Arthur Haulot est arrêté en 1941 et déporté à Mauthausen puis Dachau. *Paroles d'homme* est un recueil de textes écrits au crépuscule de sa vie. Dans celui-ci, il adresse, à l'occasion du 50e anniversaire de la libération des camps, un message à la jeunesse.

« *En mai 1995, la Belgique a célébré le cinquantième anniversaire de la libération et du retour à la paix par de grandes manifestations qui ont revêtu un double caractère. D'une part, il s'agissait d'exprimer la gratitude des Belges d'aujourd'hui à ceux qui, cinquante ans plus tôt, ont accepté les plus grands sacrifices pour assurer aux générations suivantes le bénéfice de la démocratie et de la liberté. D'autre part, il fallait rendre les jeunes générations attentives aux dangers que courent aujourd'hui à nouveau la même démocratie, la même liberté, et les mobiliser pour en assurer à nouveau une défense qui n'aurait pas à se traduire par le renouvellement des mêmes horreurs.*

Lors de la cérémonie finale, au cours de laquelle deux mille jeunes ont apporté à deux mille anciens l'expression de leur engagement, il m'appartint de tirer les leçons de l'événement.

Jeunes de mon pays, nous fêtons aujourd'hui ensemble une étape étonnante de notre vie. Dans notre chère Belgique, dans notre chère Europe, cinquante années de paix, de progrès, d'amitié entre des peuples qui, pendant des siècles, s'étaient fait la guerre. Un demi-siècle de travail, de liberté, d'épanouissement. Derrière nous, tous ces morts, tout ce sang versé. Devant vous, à portée de main un autre événement : l'ouverture d'un nouveau siècle, l'ouverture du troisième millénaire.

Les anciens comme moi voient se terminer deux mille ans de combat. Vous êtes responsables de la nouvelle aventure du monde.

À la fin de cette journée où le passé, le présent et l'avenir se rencontrent, nous voudrions vous dire en peu de mots beaucoup de choses.

D'abord, nous voulons vous dire merci. Vous êtes les enfants dont nous avions rêvé quand nous étions parqués dans les camps de la mort. Nous rêvions d'un avenir impossible, mais l'impossible est devenu vérité. Vous êtes là, aujourd'hui, pour la joie de nos cours et le plaisir des vôtres.

Nous souhaitons que vous gardiez de cette journée, un grand souvenir : celui de l'équipe qui assure la relève, celui des jeunes coureurs à qui les anciens passent le relais. Pour que la lumière qu'ils ont préservée au prix des pires souffrances soit portée plus haut et plus loin par ceux qui en acceptent et la charge et l'honneur.

Vous nous avez dit merci et nous sommes émus. La démocratie et l'espoir en une grande plage d'humanité et de fraternité où vous amorcez votre route de citoyennes et de citoyens d'Europe et du

monde sont l'héritage que nous vous laissons. Votre seul devoir, mais il est impératif, c'est de la défendre, de l'épanouir, de la faire plus grande, plus forte, plus rayonnante.

Vous êtes le sel de la terre, vous êtes l'avenir comme nous l'avons été quand nous avions votre âge. Nous avons payé cher votre droit d'être libres, d'être des combattants vigoureux d'un avenir meilleur. Assurez ce combat, soyez les héros pacifiques de la vie, de l'amour, de la lumière, de la Paix.

Conjurez à jamais les démons de la haine, de l'intolérance, et du mépris. Vouez votre cœur et vos énergies aux déesses lumineuses de la vie, de l'amour de la fête des hommes. Plus votre vie sera belle, plus souriant votre avenir, plus notre combat sera justifié.

Acceptez ce message que vous passerez à ceux qui vous suivront :

La vie est à monter et non pas à descendre.

C'est en vous que vous trouverez le courage, l'enthousiasme, la foi.

C'est dans la liberté seulement qu'on peut s'épanouir.

C'est dans l'égalité que l'homme s'affranchit.

C'est dans la fraternité qui tue les égoïsmes et donne sa dignité à chacun d'entre nous.

***Nous** avons conjuré la mort. Soyez les champions de la vie.* »

Arthur HAULOT, *Paroles d'homme*, éditions Luc Pire, 2004, pp. 95-97.

Quelques livres à lire et à faire lire

Primo LEVI, *Si c'est un homme*. Primo Levi est arrêté le 13 décembre 1943 avec un groupe de résistants italien. Il arrive à Auschwitz le 22 février 1944, à l'âge de 24 ans. Son récit donne à connaître la réalité de la vie quotidienne au camp d'Auschwitz.

Elie WIESEL, *La nuit*. Elie Wiesel a 15 ans en mai 1944, quand il fut déporté avec sa famille par les nazis à Auschwitz-Birkenau, puis Buchenwald. Il y a perdu sa mère et la plus jeune de ses trois sœurs, gazées dès leur arrivée, puis son père, avec lequel il avait passé tout son temps en déportation. La nuit est le récit de cette captivité.

Robert ANTELME, *L'espèce humaine*. L'auteur, actif dans la Résistance française, est arrêté le 1er juin 1944 à l'âge de 27 ans et envoyé à Buchenwald le 17 août 1944. Il nous donne à connaître sa vie

Anne FRANCK, *Journal*. Journal intime que la jeune Anne Franck tient dans la cachette où se planque sa famille, à Amsterdam. Il s'arrête soudain, le jour de l'arrestation d'Anne.

Ana NOVAC, *Les beaux jours de ma jeunesse*. À 14 ans, Ana Novac fut déportée à Auschwitz. Au cours des six mois qu'elle passe dans les camps, elle parvient à écrire un journal avec des morceaux de papier trouvés, d'affiches déchirées et, par la suite, de cahiers donnés par un kapo.

Elisabeth KRESSMAN-TAYLOR, *Inconnu à cette adresse*. Deux très bons amis sont associés de longue date. En 1932, l'un d'eux retourne vivre à Munich. Ce livre, court, présente leur correspondance épistolaire fictive du 12 novembre 1932 au 3 mars 1934.

Tatiana de ROSNAY, *Elle s'appelait Sarah*. Ce roman, riche d'une intrigue qui tient les lecteurs et lectrices en haleine aborde particulièrement la question des rafles.